

DOSSIER SPÉCIAL



NWÈL AN TAN LONTAN, AU GOÛT DU JOUR

« Ahhhhh c'était le bon temps ! », nous répètent nos aïeux. Et particulièrement à Noël. Leur visage s'illumine à la simple évocation de cette période an tan la sa : mais qu'y avait-de si singulier ? »



Noël, un vrai répit

Notre histoire durant l'esclavage, facturée par le travail forcé, n'incluait pas de notion de détente... Cependant, le Code noir, promulgué en 1685, prévoyait que : « Tous les esclaves qui seront dans nos îles seront baptisés et instruits dans la religion catholique,... » (art. 2). Et par la suite : « Enjoignons à tous nos sujets, de quelque qualité et condition qu'ils soient, d'observer les jours de dimanche et fêtes qui sont gardés par nos sujets de la religion catholique, apostolique et romaine. Leur défendons de travailler, ni faire travailler leurs esclaves auxdits jours, depuis l'heure de minuit jusqu'à l'autre minuit,... » (art. 6). Les esclaves goûtaient au repos le dimanche et lors des jours de fêtes, dont celle Noël. Avec la continuité de la pratique de la religion catholique, majoritaire dans l'île, ce temps de pause fut conservé après l'esclavage et resta férié. De l'Avent à la nuit de Noël, la plupart des Guadeloupéens suivent, alors, scrupuleusement cette halte, non seulement spirituelle, mais aussi festive.

La joie et la liberté

Plusieurs cultures s'entremêlent pendant l'esclavage. Selon le Père Labat, les esclaves conservent en secret leurs croyances, leurs pratiques et leurs dieux. Tandis que les Jésuites leur apprennent les chants de Noël et à jouer de certains instruments de musiques. En Europe, Noël comprend une dimension plus païenne, cette période correspond à la fin des jours obscurs et à l'arrivée de la lumière. À cette période, originellement, les noirs procèdent au rite de la fécondité avec la danse de la calenda. Les esclaves en profitent aussi pour danser et jouer de la musique. « Les noirs s'approprient ces pratiques et y ajoutent leurs propres symboles, en transformant les chants selon leur sensibilité. », constate Marie-Hélène Joubert (1). La musique et l'ambiance joyeuse de Noël a alors des allures de liberté ! D'autant plus que le créole et le tambour, interdits à l'Église, sont admis (officiellement) en 1989.

« Dans cette perspective, créoliser le cantique par l'addition d'un refrain puisé dans la plus pure tradition de l'oralité noire équivaut en quelque sorte à une forme de réappropriation de ce genre musical. », écrit Monique Desroches (2). Le Noël spécifiquement antillais se crée peu à peu.

Se recentrer par la spiritualité

Cette halte spirituelle s'appuie sur une quarantaine de cantiques, invitant au rassemblement. Ils incitent au recueillement dès le 4^e dimanche avant Noël, l'Avent, période durant laquelle les catholiques se préparent intérieurement à célébrer Noël. La crèche, mettant en scène la nativité, permet de renforcer sa foi, ou de se laisser simplement captiver par une atmosphère, non seulement spirituelle, mais aussi commune. La messe de minuit (bien à minuit) est le dernier acte religieux que l'on pratique à l'Église rigoureusement, ouvrant ainsi les festivités de la nuit de Noël ! « La période de Noël reste pour la majorité des Guadeloupéens une période où le merveilleux côtoie le quotidien, le visible, l'invisible, où le passé devient présent, un moment de dépassement de soi. », observe Marie-Hélène Joubert.

De kaz an kaz, la fraternité

« À l'Épiphanie, on brûlait les crèches et, tandis que s'achevait la fête des Blancs, les Noirs avaient l'autorisation de s'amuser à leur tour, pour fêter Saint Balthazar, le roi de leur couleur, en allant de maison en maison ou de ferme en ferme chantant, dansant et demandant de l'argent, ou des vivres... », explique Roger Bastide (3). Cette coutume semble s'être transposée à Noël en Guadeloupe. Au cours de la messe du premier dimanche de l'Avent, l'Église autorise le démarrage des cantiques de Noël avec le chant « Venez divin Messie ». Le signal pour chanter les cantiques de maison en maison, pratiquement tous les soirs, munis de « syak » (4), de « chacha (5) », d'une bouteille en verre de « Fanta », d'un pot de lait « Guigoz », et parfois de « kons a lambi » (6). « C'était formidable. Il y avait une ambiance extraordinaire ! Nous partions avec nos chaltounés (7). Les femmes chantaient, les hommes jouaient au son de l'harmonica, de la flûte, du tambour, de l'accordéon, du triangle, etc. Et tout s'intensifiait la semaine avant Noël. », se rappelle, nostalgique, Odile, 62 ans. Et durant toute cette période, pas d'individualisme : « Quel que soit le voisinage, saoulards compris, une table garnie était dressée sur la véranda. Les gens se servaient, que l'on soit là ou pas, que l'on dorme ou non. Nous n'avions pas peur des voleurs : il n'y en avait pas. », apprécie Annick, 51 ans.





Une fête populaire

Le 24 décembre, au petit matin, l'élément central qui fédère tout le quartier, est le cochon à abattre. « Il régnait une grande effervescence. Les voisins passaient avec leur commande réservée d'une année sur l'autre. L'organisation était rigoureuse, l'un pesait, l'autre s'occupait de la caisse. Nous faisons roussir ensuite le foie du cochon et le mangions avec des ignames. », raconte Odile. Préparation du boudin, sang frit, rien ne se jette ! « On mettait la viande dans un baril, goudronné, coupé en deux et rempli d'eau chaude, sur un feu de bois. », se souvient Jean, 58 ans. Il faut surveiller les enfants à la recherche d'un petit bout de queue de cochon grillé, très prisé ! Ceci sous fond de shrubb, de jus de groseille ou de jus d'orange fermenté, préparés bien à l'avance. « Noël était une fête familiale, mais aussi une fête populaire. », résume Anaïsca, 91 ans. Avant de se rendre à la messe de minuit, certains engloutissent une bonne soupe composée d'oignon, de riz et de pattes de cochon. Après la messe (parfois interrompue par quelques joyeux drilles déjà fin saouls !), vers 2 heures du matin, la tournée dans les maisons commence, agrémentée de blagues, de chants et de cantiques, au rythme d'instruments traditionnels. Cette soirée est arrosée de shwòb, d'aniwòz, de ponch koko et de siwo gwozèy, accompagnés de pwa-dibwa, diri, ziyann, bouden et vyann kochon (8). Le lendemain matin, place à un repas « sain » : blaff de poisson, pòyòs. Juste avant de repartir de plus belle pour toute la journée, voire encore à une heure avancée de la nuit !

NWÈL KAKADÒ, L'ÉVOLUTION D'UNE TRADITION

Fin novembre, à Vieux-Habitants, à la récolte du café, les propriétaires terriens organisaient la Cérémonie du bouquet, qui consistait en un grand banquet pour récompenser les travailleurs, et en particulier les cueilleuses. La dernière branche de caféier, contenant des fruits murs, était confiée à l'une d'elles. Cette dernière était chargée d'organiser la première « krèch » de Noël. Ensuite le bouquet passait de maison en maison, de crèche en crèche, de section en section jusqu'au jour de l'an. « Les krèch étaient l'occasion de se retrouver, de partager ses comptes verbalement par l'intermédiaire des chants et souvent, de se réconcilier. L'occasion également de partager la nourriture et la boisson, car les maisons où se déroulaient les krech étaient ouvertes à tous, amis ou ennemis. »*

À la fin de la messe de minuit, les différents convois se dirigeaient vers le bèlè kakadò. On y mangeait la soupe kakadò (le kakadò est une petite écrevisse grise de rivières), le cochon, le boudin, l'igname, la farine de coco et de manioc, les sucres à coco à tête rose, etc.

Cette cérémonie n'existe plus mais en 1995, Alex Nabis lance le « Nwèl Kakadò ». Il débute par un défilé à la lueur des chaltounés (flambeaux) rappelant les convois d'autrefois, se poursuit par le rituel du bouquet et le couronnement du Roi et de la Reine Kakadò. Ces derniers ouvrent officiellement le début de plusieurs soirées au rythme de cantiques orchestrés, de vente et d'exposition de fruits et légumes de saison, ainsi que de plats traditionnels de Noël.

* Exposé de Marie-Hélène Joubert : Chanté Nwèl, La tradition des chants de Noël en Guadeloupe, 2005



Mais la tradition s'essouffle...

Pendant les années 70, la tradition des chants de Noël s'étiole, avec une société guadeloupéenne qui change.

La maîtrise de la contraception, les jeunes qui partent étudier en France, le Bumidom (Bureau de migration des départements d'outre-mer) rétrécissent la cellule familiale. Cette dernière s'éclate, les familles accèdent aux appartements, se déplacent de plus en plus dans d'autres communes. La télévision apparaît en décembre 1964, présentée par le ministre de l'Information, Alain Peyrefitte, comme un cadeau de Noël pour les familles antillaises, qui pourront ainsi regarder la télévision à Noël. Les Antillais, qui reviennent de l'Hexagone, apportent plus facilement, grâce aux progrès de l'aviation et à la construction de l'aéroport du Raizet, une autre culture pétrie de père Noël, de dinde, de marrons et de cadeaux bien plus coûteux que les petits biscuits maison, « la traditionnelle mandarine ou l'œuf », se rappelle Raymonde, 66 ans, voire rien pour les plus anciens. Par ailleurs, la menace d'éruption de la Soufrière en 1976 entraîne l'évacuation de plusieurs communes vers la Grande-Terre. Certains ne reviendront plus. Une rupture de l'entretien et de la transmission de ces traditions s'installe.

À la recherche des valeurs fondatrices

Heureusement, la revalorisation du patrimoine culturel, de la langue créole et du gwo-ka dans les années 80, entraîne un regain d'intérêt pour les rencontres de Noël. C'est l'arrivée des groupes Kasika ou de Cactus Cho. Néanmoins, les charriots remplacent le cochon tué chez le voisin, l'abattage légal de l'animal ayant été légalisé. Les barrières protègent la tranquillité des habitants et limite les déplacements de maison en maison. Dans le même temps, la groseille est remise au goût du jour, les marchés de Noël se multiplient avec des stands de jeux traditionnels et des saveurs oubliées. Nous semblons soucieux, aujourd'hui, de faire vivre plus que jamais une tradition qui avait bien failli disparaître. « Chaque fois que je pense au Noël de mon enfance, les mots échanges, partage et convivialité me viennent spontanément à l'esprit. », témoigne Marie-Louise, 47 ans. Au-delà du côté festif, cette tradition nous insufflait-elle des valeurs dont nous aurions grand besoin aujourd'hui ? En tous les cas, elle semblait nous réconcilier, entre Guadeloupéens, au détour d'un cantique, d'une parole échangée, d'un sourire. Comme une bienveillance empoignant toute l'île.



KASIKA ET BENZO

En 1987, deux animateurs de Radio Bélo, copains de Benzo, viennent avec lui écouter les cantiques de Noël dans sa section de Fonds Cacao, à Capesterre. On y chante les cantiques de maison en maison depuis toujours. Ils sont subjugués par l'ambiance, les chants, la musique et proposent à Benzo de produire le tout sur un podium. Face à ceux qui sont parfois seuls chez eux pendant la période de Noël, le mot « Partage » résonne en Benzo.

L'un d'entre eux (Jusqu'à présent, aucun ne peut dire avec certitude qui l'a proposé) suggère de nommer l'événement un « Chanté-Noël ». Les copains partent en voiture avec un mégaphone et collent des affiches partout. Le soir en question, Benzo invite une trentaine de musiciens de Fonds Cacao à jouer. Un succès fou. De 1988 à 1994, l'événement se renouvelle dans une section différente dans Capesterre, avec les « Moun fon kako ». Puis c'est le Chanté-Noël sur la Place de la Victoire face à un monde incroyable.

Un producteur présent veut en faire un CD. Benzo propose à tous de jouer en tant que bénévole, et que tous les bénéfices soient reversés à l'association Kasika. 10 400 CD sont vendus en 20 jours. Jusqu'à aujourd'hui, cet esprit de générosité et de partage persiste : l'accès aux Chanté Noël et les cantiques de Kasika sont gratuits.

1997 : 1er album, Nwèl & Carnaval aux Antilles « Quinquina »



Merci à Marie-Hélène Joubert pour son exposé : Chanté Nwèl, La tradition des chants de Noël en Guadeloupe (2005)

Nwèl an tan lontan fête ses 25 ans cette année. Cette association de Sainte-Rose, menée par France-Lise Ladine s'agrandit d'année en année. Devant ce succès, Génération + a été à la rencontre de cette femme énergique et inspirée.

(1) Exposé de Marie-Hélène Joubert : Chanté Nwèl, La tradition des chants de Noël en Guadeloupe, 2005

(2) La grande encyclopédie de la Caraïbe, Arts et traditions, éditions Sonoli, 1990).

(3) Les Amériques noires, l'Harmattan, Paris, 1996

(4) Racleur composé d'un bambou strié, frotté avec une baguette

(5) Maracas réalisé avec unealebasse remplie de graines

(6) Conque à lambi dans laquelle on souffle

(7) Torche à pétrole réalisée avec une bouteille

(8) Schrub, anis rose, punch au coco, sirop de groseille, pois de bois, riz, igname, boudin, viande de cochon



29 novembre, petit matin. Le top départ de Nwèl an tan lontan a commencé devant l'église de Cadet, à Sainte-Rose. Une journée de partage ponctuée par des chants de cantique, des animations et des repas, sous l'égide d'une crèche « avec tous les personnages de la Bible », précise France-Lise Ladine. Ce qu'approuve sa mère, et voisine, assise avec nous. Car France-Lise sait que la force réside dans la famille et le soutien. La devise de l'association est de donner sans compter, avec amour. Sans calcul. Elle ne souhaite pas que l'argent s'introduise au sein des soirées ou de l'association, mais oui aux dons alimentaires et aux boissons, non alcoolisées afin de ne pas inciter les jeunes à boire de l'alcool. « Noël est une fête spirituelle, ce partage se fait dans le sens de l'Évangile, qui est notre support. Et non un « bôdé » ! Ne mélangeons pas les genres ! Nwèl an tan lontan n'a jamais démarré sa crèche sans la prière. », rappelle t-elle.

Conserver la tradition

L'association a démarré par la transmission. Les grands-parents de France-Lise avaient conservé la tradition de chanter les cantiques de maison en maison. Au début, ils n'avaient pas d'instruments et utilisaient de vieilles bouteilles de Fanta, des couvercles de canari et frappaient sur la table, puis ont fabriqué des chachas et des tambours. Ce beau monde a été si suivi que France-Lise a dû formaliser le concept en association devant le nombre croissant de personnes, au moins 600 aujourd'hui. « Je ne pouvais pas laisser tomber cette tradition, les jeunes ne savaient plus ce qu'était Noël. Aujourd'hui, ils sont de plus en plus présents, avec leurs enfants ! », S'enchant France-Lise, rassurée : la tradition ne se perdra pas.

Une organisation rigoureuse

Aujourd'hui, il faut s'inscrire d'une année sur l'autre pour demander à ce que l'une des crèches, support de rassemblement, soit installée un soir chez soi. 24 crèches maximum sont organisées chez les particuliers. La première débute dès le 1er décembre, après la grande crèche sur le parvis de l'église de Cadet. Les rassemblements ont lieu environ 3 fois dans la semaine, avec une restriction horaire par rapport à l'école, mais le week-end, la nuit peut être bien plus longue. « Le week-end, cela peut être ailleurs qu'à Sainte-Rose. Nous allons partout en Guadeloupe, sur invitation d'autres groupes, porter de la lumière aux autres. Pas d'esprit d'exclusivité, nous accueillons tout le monde. Mais cela nécessite des cars entiers. Les gens nous attendent chez eux, parce que nous

véhiculons des valeurs par le biais de la prière et les cantiques. »

Des valeurs autour de Noël

Nwèl an tan lontan véhicule le respect, l'amour, l'entente, la communication, la confiance et surtout « donner sans compter », insiste France-Lise. C'est elle qui crée les chansons en s'inspirant de la vie quotidienne, des détresses que chacun peut ressentir. « A kaz a tout moun ni an ti boute'y pléré, sé débouché i po débouché ! ». Ses chants espèrent transmettre joie et espérance pour ceux qui ont mal : « Pour toutes les familles en difficulté. » Et pour ces dernières, ces crèches fonctionnent, parfois, comme une thérapie. En se recentrant sur sa foi, il est question de se recentrer sur soi, dans la joie d'être ensemble. ■

Dossier réalisé par Céline Guillaume

